

Propagande poétique

Maria Soudaïeva, *Slogans*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, 108 p.

Christian Monnin

Volume 48, numéro 1 (271), février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2006). Compte rendu de [Propagande poétique / Maria Soudaïeva, *Slogans*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, 108 p.] *Liberté*, 48(1), 113–116.

Propagande poétique

Christian Monnin

Maria Soudaïeva, *Slogans*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, 108 p.

Maria Soudaïeva aurait pu ne jamais avoir d'existence éditoriale. De son vivant, seuls des extraits d'un roman demeuré inédit ont été publiés dans une improbable revue *underground* d'Extrême-Orient. Plus d'un an après son suicide en février 2003, ses stupéfiants *Slogans* paraissent en France, grâce à l'écrivain et traducteur Antoine Volodine.

Née en 1954 à Vladivostok d'un père russe et d'une mère coréenne, Maria Soudaïeva a très tôt souffert de troubles psychiques qui l'ont contrainte à mener une existence en quelque sorte parallèle. Son don pour les langues lui a néanmoins permis de travailler comme guide-interprète en URSS puis au Viêt-nam. Maria Soudaïeva fut aussi une femme engagée, posant un regard amer sur une société postsoviétique gangrenée par la mafia et ravagée par un capitalisme sans garde-fou, avec laquelle elle a fini par rompre. Elle s'est par exemple battue pour arracher de jeunes femmes à des réseaux de prostitution mafieux et elle a fondé avec son frère un groupe anarchiste.

Jusqu'à récemment, Maria Soudaïeva était enfin une clandestine de la littérature, dont l'œuvre semble au croisement des hallucinations provoquées par sa maladie et de sa vision pessimiste, voire apocalyptique, de l'avenir de la Russie. Outre ces *Slogans*, elle a composé des poèmes et un roman, tous inédits à ce jour,

même en Russie. En France, pourtant, elle a déjà fait une apparition discrète dans la bibliographie qui clôt *Le postexotisme en dix leçons, leçon onze*. Une bibliographie imaginaire, dans un livre écrit par un certain Antoine Volodine... Autrement dit, tout indique que Maria Soudaïeva est une des voix de cet écrivain singulier. Comme un personnage de cinéma sortant de l'écran, elle est issue de son univers poético-politico-onirique peuplé de voix souterraines entrées dans une résistance désespérée après la destruction de leurs rêves de révolution.

Une littérature étrangère en langue française

Dans un premier temps, cette nouvelle est une légère déception pour le lecteur, qui se sent dépossédé du plaisir de la découverte : en effet, il aurait aimé croire à la fable de cette mystérieuse aventurière russe écrivant ces *Slogans* d'une rare violence depuis les confins de la maladie et de l'Extrême-Orient. Mais c'est aussi une heureuse surprise qui marque une nouvelle étape dans une entreprise littéraire passionnante : Antoine Volodine s'était déjà glissé dans ses propres livres aux côtés de collègues auteurs postexotiques, mais, démarche inverse, Maria Soudaïeva est son premier avatar (presque) autonome. Dans la foulée de son travail de traducteur d'Alexandre Ikonnikov pour les Éditions de l'Olivier, Volodine a saisi l'occasion d'accomplir enfin pleinement son projet d'« une littérature étrangère en langue française » dont il ne serait que le passeur. Cette formule choc est plus qu'un slogan, justement : ainsi, en lecture, Volodine n'habite jamais ses textes mieux que lorsqu'il les déclame *avec un accent étranger* (hispanisant).

Bienvenue au Volodinistan

Il est juste un peu regrettable que l'auteur ait de toute évidence voulu se faire démasquer : il aurait très bien pu inventer aussi un traducteur, s'abstenir de rédiger une préface en forme d'aveu à peine voilé et rendre la biographie de Maria Soudaïeva plus crédible (« l'éphémère groupe anarchiste », entre autres, sonne faux et le suicide en 2003 paraît bien commode). Bref, il a multiplié les

indices pour s'assurer que même le lecteur non averti ait des doutes, comme s'il n'avait pas osé aller jusqu'au bout de sa démarche. D'un autre côté, ce paratexte (préface, quatrième de couverture, biographie) *fait partie intégrante* de l'œuvre, il la met en scène, mais il aurait sans doute gagné à être moins transparent. Car, si étranges que soient les contrées où s'aventure ce livre, si originale que soit sa forme, le lecteur soupçonne assez vite qu'il évolue en territoire volodinien, mis sur la piste par l'onomastique inimitable qui le caractérise : Natasha Amayoq, Abraham Voriaguine, Bayane Yaguatinga, etc.

Raids poétiques

Slogans, comme son titre descriptif l'indique, est une succession numérotée de slogans et d'instructions, regroupés en brèves séries au sein de trois parties de longueurs parfaitement égales (trois cent quarante-trois slogans chacune). Il ne s'agit pas, bien sûr, de slogans publicitaires et de consignes d'achat, mais d'ordres et de mots d'ordre guerriers, tantôt exclamatifs, tantôt injonctifs, en lettres capitales et toujours ponctués d'un point d'exclamation.

Le lecteur pénètre par à-coups dans un monde terrible, dévasté, où des entités étranges aux noms d'insectes reçoivent des ordres énigmatiques qui les enjoignent à frapper, à tuer, à détruire, à se rallier ou à se méfier, à avancer ou à se replier. Les frontières du rêve et de la réalité, de la vie et de la mort sont réversibles, des êtres renaissent, se réincarnent, les songes sont des armes, des refuges, des enjeux. Entraîné dans des incursions éclairs par ces phrases brèves et véhémentes comme des décharges, le lecteur est assailli d'images oniriques et violentes, souvent paradoxales. Ce sont comme de brefs coups de projecteurs et on pourrait parler d'une poétique stroboscopique.

Messages codés

Contrairement à ce qu'affirme la quatrième de couverture, ces énoncés ne s'adressent nullement à « nous », lecteurs. D'une part,

ils ont pour la plupart un destinataire désigné, qu'ils interpellent très souvent. D'autre part, ces messages se présentent comme *codés*. Impossible de les prendre au pied de la lettre. De cet hermétisme naît en partie leur force d'évocation. En elle, le code recoupe la métaphore : le code fait image et les images semblent appeler un décodage par quelqu'un d'autre que le lecteur. Faute d'y parvenir, celui-ci entrevoit peu à peu les contours d'une grammaire qui opère par recombinaison de certains noms propres, termes ou expressions récurrents. À tel point qu'il est aisé de la mettre en œuvre pour produire une parodie. Par instants, ces jeux de permutation ne sont pas sans rappeler la poésie d'un Patrick Bouvet, par exemple.

La contrainte formelle que s'est donnée Volodine est en elle-même un puissant vecteur d'étrangeté, car tous ces énoncés ont une valeur moins descriptive que performative : ils ne décrivent pas un monde, ils prétendent le modifier ; ils ne rapportent pas des événements, ils visent à en infléchir le cours ; ils menacent, ils promettent, ils revendiquent. La dimension descriptive est en quelque sorte indirecte : comme des fragments de miroir brisé, injonctions et exclamations projettent certes des éclats de l'univers où elles sont proférées, mais, de par leur nature énonciative, elles n'offrent des aperçus que d'un monde programmé, proclamé, revendiqué, etc.

Les slogans ont par ailleurs cette caractéristique d'être impersonnels : ils n'ont pas d'énonciateur repérable et le lecteur ne sait jamais qui parle. « Ça » crie, « ça » ordonne, « ça » proclame. Le paradoxe — fécond — de ce volet de l'entreprise volodinienne est de s'être forgé de toutes pièces une identité fictive pour composer un ouvrage entièrement constitué d'énoncés impersonnels, inassignables. Sous couvert de Maria Soudaïeva, Volodine s'est permis avec bonheur de pousser l'expérimentation plus loin qu'il ne l'avait jamais fait.